

DU CŒUR DU VOYAGE AU CŒUR DU RÉCIT

Patrick Vincent

Voir la Suisse avec Papa et Maman : les jeunes Britanniques sur le Grand Tour (1790-1850)

Introduction : les récits de jeunesse, entre spontanéité et convention

À la British Library se trouve parmi la trentaine de récits inédits sur la Suisse, un album in-quarto, fastueusement relié en maroquin, qui débute de la manière suivante :

«Nous avons quitté Londres le jeudi 10 juillet 1817. Notre groupe était composé de 26 personnes : Papa et Maman, les 9 enfants, le Docteur Forster, Capitaine Shannon, Docteur Gardner, 11 domestiques et un guide. Dîné à Rochester et dormi à Sittingbourne. Le lendemain, nous avons dîné à Canterbury et avons vu la cathédrale dont l'extérieur et la nef sont magnifiques, mais les autres parties sont très inférieures [...] Le soir, nous sommes arrivés au bateau à Douvres où nous avons dormi et avons marché jusqu'au château. Le pays de Londres à Douvres est en général très bien [...] À 7 heures le samedi matin, nous avons déjeuné, et à 8 heures nous avons embarqué. Environ 10 minutes après nous sommes sortis du port, et dans un peu plus de 4 heures, nous avons atterri à Calais.»¹

¹ HERVEY Augusta, *Travel journal of Lady Augusta Hervey*, 10 July-24 Dec. 1817, British Library Add MS 62922, f. 2. Notre traduction. Les nombreuses ratures dans le document suggèrent que le carnet fut rédigé en route et n'était pas destiné à être lu par des tiers.

La mention de la taille du groupe mise à part, ce passage ressemble à d'innombrables autres récits, imprimés ou manuscrits, relatant le Grand Tour². Il débute en indiquant le jour et le lieu de départ, donne ensuite le nombre et l'identité des voyageurs, avant d'énumérer tous les sites parcourus ainsi que les détails plus anodins du voyage, y compris les nuitées, les repas et les heures de départ et d'arrivée³. Le reste du récit, qui suit fidèlement l'étape suisse du Grand Tour depuis Genève jusqu'au Simplon en passant par Chamonix, n'est guère plus passionnant; on y trouve vingt-cinq pages de descriptions impersonnelles se conformant aux règles esthétiques d'usage et aux conventions du genre, destinées à instruire plutôt qu'à plaire: «*Nous avons vu le Mont Blanc tolérablement libre de nuages*», «*Genève contient une population de 20 000 habitants – qui apparaissent sociables, aisés et heureux*», «*le château de Chillon n'est pas un très beau château mais s'harmonise bien avec le paysage qui l'entoure & a un effet pittoresque*» ou encore «*le paysage du Valais est beau mais manque de variété*». Même l'ascension de rigueur à la Mer de Glace suscite très peu d'émotions:

«*Le lendemain à l'aube nous partîmes à dos de mulet voir les glaciers de Chamonix (Papa, Henry, Georgiana, George, William et moi-même) [...] Le chemin fut très dur & à plusieurs endroits juste assez large pour que le mulet passe au-dessus d'un immense précipice & à certains endroits si raide & caillouteux que nous étions obligés de marcher.*»⁴

L'auteure de ce carnet de voyage, Lady Augusta Hervey (1798-1880), était âgée de dix-neuf ans, ce qui porte à croire que son témoignage nous offre la perspective d'une adolescente et non pas d'une adulte. Or si son appartenance à l'une des familles les plus éminentes de Grande-Bretagne peut justifier le ton parfois flegmatique du passage, son âge de même que son sexe⁵ ne semblent pas avoir contribué à un regard plus direct ou

² Sur les conventions narratives du Grand Tour, voir BATTEN Charles, *Pleasurable Instruction: Form and Convention in Eighteenth-Century Travel Literature*, Berkeley: University of California Press, 1978.

³ Sur le nouvel intérêt pour la chronologie dans les écrits personnels, voir SHERMAN Stuart, *Telling Time: Clocks, Diaries, and English Diurnal Form, 1660-1785*, Chicago: University of Chicago Press, 1996.

⁴ HERVEY Augusta, *Travel journal*, ff. 12-15.

⁵ Sur la question du genre dans les récits manuscrits du Grand Tour, voir VINCENT Patrick, «Remembering the Mules: Eighteenth-Century British Women Travellers in the Alps», in BAUDINO Isabelle (éd.), *Les voyageuses britanniques au XVIII^e siècle: l'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris: L'Harmattan, 2015, p. 205-222.

personnel. Ce manque d'immédiateté peut s'expliquer de plusieurs façons. Depuis les travaux de Philippe Ariès, nous savons que «*les âges de la vie*» sont historiquement variables: l'idée d'adolescence en particulier n'avait pas encore été développée au début du XIX^e siècle, et on passait directement de l'enfance à l'âge adulte⁶. De plus, les nombreuses études sur les journaux intimes montrent que ces textes sont presque toujours conditionnés par les conventions du genre et par l'envie de plaire à un lecteur, même fictif⁷. Comme le remarque un autre historien de l'enfance, Hugh Cunningham, «*les jeunes ont parfois laissé des écrits personnels, mais ce qu'ils rédigent dans leurs journaux intimes nous dit trop souvent plus sur leurs conventions génériques et sur les vœux et attentes des lecteurs adultes que sur l'expérience d'être un enfant*»⁸. Seul indice que l'enfance de Lady Augusta n'était pas tout à fait révolue: plusieurs fleurs pressées ont survécu au temps et bouclent son récit; un clin d'œil matériel à l'idéal d'intimité et de transparence que l'on associe, depuis Rousseau, à la jeunesse, mais également aux écrits personnels.

Dans le reste de cet article, nous aborderons brièvement six autres témoignages inédits sur la Suisse rédigés par des jeunes Britanniques entre 1791 et 1854, nous demandant dans quelle mesure l'âge et les conventions génériques ont influencé leurs récits, s'il y a d'autres facteurs qui ont pu jouer un rôle – notamment l'origine sociale ou l'année du voyage –, et si ce que Laurent Tissot a appelé le «*passage d'un tourisme d'élite [...] vers un tourisme proprement industriel*»⁹ s'est accompagné de changements dans la manière dont ces jeunes auteurs ont pu observer notre pays. Car le Grand Tour, que je définirai – citant J. Towner – comme «*un tour de certaines villes et lieux d'Europe occidentale entrepris principalement, mais pas exclusivement, pour l'éducation et le plaisir*»¹⁰, a connu des transformations profondes tout au long de cette période. En 1790,

⁶ ARIÈS Philippe, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris: Seuil, 1973, p. 48.

⁷ Voir, par exemple, FOTHERGHILL Robert A., *Private Chronicles: A Study of English Diaries*, London: Oxford University Press, 1974; DIDIER Béatrice, *Le Journal intime*, Paris: Presses universitaires de France, 1976; CHARTIER Roger, «Les pratiques de l'écrit», in *Histoire de la vie privée*, tome 3, Paris: Seuil, 1986; SIMONET-TENANT Françoise, *Le Journal intime, genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris: Téraèdre, 2005; HEEHS Peter, *Writing the Self: Diaries, Memoirs, and the History of the Self*, New York: Bloomsbury, 2013.

⁸ CUNNINGHAM Hugh, *Children and Childhood in Western Society since 1500*, London & New York: Longman, 1995, p. 2.

⁹ TISSOT Laurent, *Histoire du tourisme en Suisse au XIX^e siècle. Les Anglais à la conquête de la Suisse*, Neuchâtel: Alphil, 2017, p. 20.

¹⁰ TOWNER J., «The grand tour: a key phase in the history of tourism», *Annals of Tourism Research*, 12, 3, 1985, p. 301.

il ne ressemblait déjà plus au tour de la première moitié du XVIII^e siècle, principalement réservé aux jeunes lords voyageant plusieurs années avec un précepteur pour parfaire leur éducation. Les aristocrates, la *gentry*, mais également les nouvelles classes marchandes et professionnelles voyageaient désormais aussi pour le plaisir, et ils partaient souvent « en famille », c'est-à-dire avec femme, enfants, et domestiques¹¹. Ce phénomène, on le sait, n'a pas cessé de se développer et de se démocratiser, surtout après la réouverture du continent en 1814, et l'éclosion des chemins de fer et de l'industrie touristique après 1830¹². Nous nous demanderons en particulier comment ces sept jeunes touristes font état de ces transformations, de quelle manière leurs écrits se distinguent des récits de leurs aînés, et quelle place doit leur être accordée dans l'histoire du tourisme.

Le Grand Tour et la jeunesse britannique au XVIII^e siècle

À la fin de l'*Émile*, Rousseau écrit : « On demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent, et l'on dispute beaucoup là-dessus. »¹³ L'histoire du Grand Tour est bien sûr aussi une histoire de l'éducation et donc de la jeunesse. Depuis les débuts du Tour au XVI^e siècle, l'âge idéal pour partir a été l'une de ses préoccupations principales. « En théorie c'était l'outil éducatif parfait, explique William Mead dans son histoire classique du Grand Tour ; en pratique il menait souvent au désastre : toutes sortes de jeunes hommes furent envoyés à l'étranger sans tenir compte de leurs goûts, de leurs capacités, ou de leur moralité. »¹⁴ Parmi les précepteurs ou *bear leaders* qui avaient pour mission d'encadrer les jeunes afin qu'ils profitent pleinement de leur éducation, on retrouve John Locke, l'auteur du traité pédagogique le plus influent du XVIII^e siècle. Le philosophe consacre les quatre derniers chapitres de ses *Pensées sur l'éducation* (1693) au voyage, expliquant que les jeunes devraient faire le Grand Tour encore

¹¹ TOWNER J., « The grand tour... », p. 310-312.

¹² Sur l'évolution du Grand Tour en Suisse, voir TISSOT Laurent, *Histoire du tourisme en Suisse...*, p. 19-20, et HEAFFORD Michael, « Between Grand Tour and Tourism: British Travellers in Switzerland in a period of transition, 1814-1860 », *Journal of Transport History*, 27, 1, 2006, p. 25-47.

¹³ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Émile, ou de l'éducation*, Paris : Garnier Flammarion, 1966, p. 590.

¹⁴ MEAD William Edward, *The Grand Tour in the Eighteenth Century*, New York : Benjamin Bloom, 1972, p. 405. Notre traduction. Sur le Grand Tour au XVIII^e siècle, voir aussi HIBBERT Christopher, *The Grand Tour*, London : Thames Methuen, 1987, et BLACK Jeremy, *The British Abroad: The Grand Tour in the Eighteenth Century*, Phoenix Mill : Sutton Publ., 1997. À la différence de Mead, ni l'un ni l'autre n'abordent directement le thème de la jeunesse.

enfants et avec un tuteur, ou lorsqu'ils sont adultes et n'ont plus besoin d'être accompagnés. L'adolescence selon lui est un âge trop turbulent pour permettre d'apprendre quoi que ce soit :

«L'âge généralement choisi pour envoyer les jeunes hommes à l'étranger est à mon avis ce qui les rend les moins capables d'en récolter les fruits [...] Entre seize et vingt et un an, l'âge ordinaire pour partir, les hommes sont le moins prêts à se perfectionner.»¹⁵

John Andrews, l'auteur d'un traité sur le voyage publié en 1784, abonde dans ce sens, recommandant de ne pas voyager avant vingt-cinq ans. Un autre précepteur respecté, John Moore, suggère quant à lui vingt ans, ou la fin des études universitaires¹⁶. Même s'il n'existait pas encore de théorie de l'adolescence à proprement parler, ce débat indique très clairement qu'on associait déjà cette période de la vie avec ce que G. Stanley Hall appellera plus tard «l'âge du *Sturm und Drang*»¹⁷.

Peut-être parce qu'ils étaient trop dissipés, ou parce qu'on ne les considérait pas encore mûrs, les jeunes lords britanniques qui effectuèrent une étape du Grand Tour en Suisse n'ont à notre connaissance laissé aucun témoignage imprimé. Ces derniers étaient le plus souvent rédigés par leurs tuteurs, notamment John Moore et William Coxe, et le peu que nous sachions de l'expérience de ces adolescents a été filtré par des adultes. Dans ses *Lettres sur la Suisse* (1779), par exemple, récite le plus important sur la Suisse dans la seconde moitié du siècle, Coxe ne mentionne jamais son pupille qu'il accompagna pourtant pendant cinq ans sur le continent. Dans ses lettres à la comtesse de Pembroke, nous trouvons quelques bribes au sujet de son fils, qui avait alors dix-sept ans. Coxe écrit ainsi depuis Lucerne le 5 août 1776 que «*Lord Herbert continue à se porter très bien, et il est un voyageur solide. Il est devenu très favorable aux Suisses, et s'il devait y avoir une révolution en Angleterre, milord et moi viendrions nous installer ici.*»¹⁸ La révolution en Angleterre n'eut jamais lieu ; le jeune homme assumait les devoirs de son titre, se battant contre l'armée révolutionnaire avant de devenir

¹⁵ LOCKE John, «Some Thoughts Concerning Education», in *The Works of John Locke in Nine Volumes*, London : Rivington, 1824, volume 8, p. 212-214. Notre traduction.

¹⁶ Cité dans MEAD William, *The Grand Tour...*, p. 401-403.

¹⁷ Cité dans DEMOS John et Virginia, «Adolescence in Historical Perspective», *Journal of Marriage and Family*, 31, 4, novembre 1969, p. 632.

¹⁸ HERBERT Lord (ed.), *The Pembroke Papers (1734-1780) : Letters and Diaries of Henry, Tenth Earl of Pembroke and his Circle*, London : Jonathan Cape, 1939, p. 85. Notre traduction.

un parlementaire whig, son expérience de la Suisse lui ayant peut-être inculqué le goût de la liberté mais aussi de l'ordre.

L'absence de témoignages de ces jeunes lords rend donc encore plus précieux les récits de deux jeunes Anglaises publiés au début du xx^e siècle. Elizabeth Wynne (1778-1857), appelée Betsy par ses proches, commença à tenir un journal intime à l'âge de onze ans et le rédigea pendant soixante-dix ans. Le premier volume raconte le séjour de la jeune fille et de sa famille au château de Wardeck dans le canton de Saint-Gall entre 1791 et 1794¹⁹. L'autre témoignage est celui de Maria Josepha Holroyd (1771-1863), la fille du futur Lord Sheffield, ami et exécuteur testamentaire d'Edward Gibbon. Invitée à venir passer l'été 1791 chez ce dernier à Lausanne, une ville «*sale et désagréable*»²⁰, la jeune femme de vingt ans raconte avec intelligence et sans retenue les événements révolutionnaires qui secouent le Pays de Vaud, mais également ses excursions au lac de Joux, à Chamonix et à Clarens, où elle admet qu'elle n'a pas lu *La Nouvelle Héloïse* et ne ressent donc rien²¹. Gibbon était vénéré en «*oracle*» par les Lausannois, et les salons s'ouvrirent immédiatement à elle et à sa famille²². Maria Holroyd en fut néanmoins peu impressionnée, écrivant qu'on y passait son temps à manger, que l'historien n'y trouvait aucun pair intellectuel, et que les Suisses n'avaient pas la grâce des émigrés français²³. Si l'auteure de ces lettres porte le regard acéré d'un adulte sur ses hôtes, elle se montre par contre moins malicieuse lorsqu'elle échange avec sa correspondante des nouvelles de leurs chiens :

*«Je suis désolée que ton Chien ne te convienne pas; le plus tôt tu t'en débarrasseras le mieux ce sera, car tu t'attacheras à lui, que tu le veuilles ou non. Tuft est en très bonne santé, mais je ne peux pas dire bien préservé, car il a perdu une grande partie de son pelage pendant le voyage, et il ne profite pas de ce pays autant qu'il ne le devrait, car on ne le promène pas assez.»*²⁴

Ce sont bien évidemment de telles anecdotes, à la fois atypiques et délicieusement authentiques, que l'on souhaiterait pouvoir trouver dans les

¹⁹ WYNNE Elizabeth, FREMANTLE Anne (ed.), *The Wynne Diaries*, London: Oxford University Press, 1935, vol. 1.

²⁰ HOLROYD Maria Josepha, ADEANE Jane (ed.), *The Girlhood of Maria Josepha Holroyd*, London: Longman, Green, 1896, p. 84. Notre traduction.

²¹ HOLROYD Maria Josepha, *The Girlhood...*, p. 71.

²² HOLROYD Maria Josepha, *The Girlhood...*, p. 77.

²³ HOLROYD Maria Josepha, *The Girlhood...*, p. 63, 73, 79.

²⁴ HOLROYD Maria Josepha, *The Girlhood...*, p. 74.

écrits personnels de jeunesse. Ce passage révèle une jeune femme encore capable de s'identifier à une enfant tandis qu'elle s'exprime avec la lucidité d'une adulte.

Cette même vivacité d'esprit a rendu Maria Holroyd très attachante aux yeux de Gibbon, et donne à sa correspondance une impression d'immédiateté qui s'explique aussi par la plus grande liberté du genre épistolaire. Dans deux lettres inédites envoyées à l'historien depuis Berne et Strasbourg sur le chemin du retour en Angleterre, la jeune femme raconte comment l'un de leurs chevaux se blessa en route, puis décrit une expédition au lac de Neuchâtel, qui souffre selon elle de la comparaison avec le lac de Genève. À Berne, elle confond l'avoyer vêtu tout en noir avec un médecin, avant de faire la rencontre du naturaliste Jacob Samuel Wytténbach :

«Il m'a de nouveau rendu folle-dingue [wild] pour la botanique en me donnant une collection de plantes alpines; désormais, à la place de m'intéresser à la Nature en général je n'ai que des yeux pour les mauvaises herbes, et j'ai cueilli une collection considérable entre Lausanne et ici.»²⁵

Connaissant par ailleurs le désamour de Gibbon pour «*Leurs Excellences*», c'est-à-dire les membres du Conseil de la ville, elle identifie les souverains du Pays de Vaud à un ours souffrant de rhumatisme dans la fameuse fosse. Mais elle exprime surtout toute sa tristesse de devoir quitter Lausanne et la Suisse, auxquelles elle s'était finalement attachée à travers son amitié avec l'historien: «*Je regrette encore la Terrasse, et le Pavillon. Je ne sais pas quel charme étrange il y a en Suisse qui pousse tout le monde à vouloir y retourner.*»²⁶

La jeunesse britannique en Suisse après 1815

Afin de mieux rendre compte des changements qui s'opèrent dans les pratiques du Grand Tour sous la Restauration, on peut comparer les lettres rédigées par Maria Holroyd avec celles envoyées par une enfant de douze ans, Mary Anne Dyson (1809-1878), à son amie Anne Brown en

²⁵ HOLROYD Maria Josepha, Letter of Maria Josepha Holroyd to Edward Gibbon, 7 October 1791, British Library Add MS 34886, ff. 211-212.

²⁶ HOLROYD Maria Josepha, Letter of Maria Josepha Holroyd to Edward Gibbon, 13 October 1791, British Library Add MS 34886, ff. 214-215.

août 1821. Mary Anne était issue d'une famille bourgeoise et devint par la suite une sympathisante du mouvement anglican tractarien. Lors d'un tour de six mois en Suisse et en Italie, ses parents louèrent la campagne de Jolimont, proche du château d'Hauteville, à Saint-Légier, et entreprirent une excursion de douze jours à Saint-Cergue et à Genève. Comme pour Lady Hervey, ses deux lettres écrites en Suisse, ornementées de quelques vignettes, dont une du château de Chillon (Fig. 1), sont principalement consacrées à l'itinéraire et à des impressions passagères :

« Procédant d'Interlachen [sic], nous sommes retournés à Berne & depuis là sommes arrivés à Fribourg, dont la situation est des plus extraordinaires [...] Nous fûmes obligés d'y grimper avec six chevaux, c'est une ville sale et désagréable, mais il y a une belle promenade [...] »²⁷

Si le texte est clairement influencé par les conventions du récit viatique, il évoque aussi de manière plus personnelle la situation domestique, y compris un charmant tableau du jardin, qui comporte *« des fleurs, des poules, trois petits chiots, & un petit chat qui joue avec les chiots, saute sur leurs dos, & parfois les chasse de la chambre »*. Mis à part un voisin anglais, ses quatre filles, et un maître de dessin à Vevey, on ne trouve aucune référence à la bonne société locale ou aux personnes rencontrées en chemin, comme c'était le cas dans la correspondance de Maria Holroyd. Mary Anne est plus jeune que cette dernière, ce qui explique en partie sa vie sociale étriquée. Mais on s'aperçoit aussi à travers sa lettre que les règles de sociabilité du Grand Tour ont changé : les touristes issus de la bourgeoisie ne s'appuient plus sur des réseaux sociaux bien établis, munis de lettres d'introduction, et même en famille, le voyage devient une pratique solitaire.

Ce sentiment d'isolement se ressent encore plus fortement dans un passage où la jeune fille raconte ses jeux de poupée avec sa sœur :

« Nous avons tous les ustensiles du pays en petit. Ils sont très jolis, entre autres le panier vaudois, nous avons aussi les chapeaux vaudois et bernois, qui sont très particuliers. Quand je rentrerai à la maison, je veux habiller une poupée à la Vaudoise et je serai très heureuse d'en faire une pour ta garde-robe. Ils les ont vêtues de tous les costumes et Fanny en a une Bernoise [...] J'ai fabriqué quelques costumes et les ai peints, ceux que nous avons vus sont très jolis, en particulier dans le Pays de Vaud et à Fribourg. »

²⁷ DYSON Mary Anne, Letter from Mary Anne Dyson to her friend Anne Brown, 1 August 1821, British Library Add MS 86333, f. 1. Notre traduction.

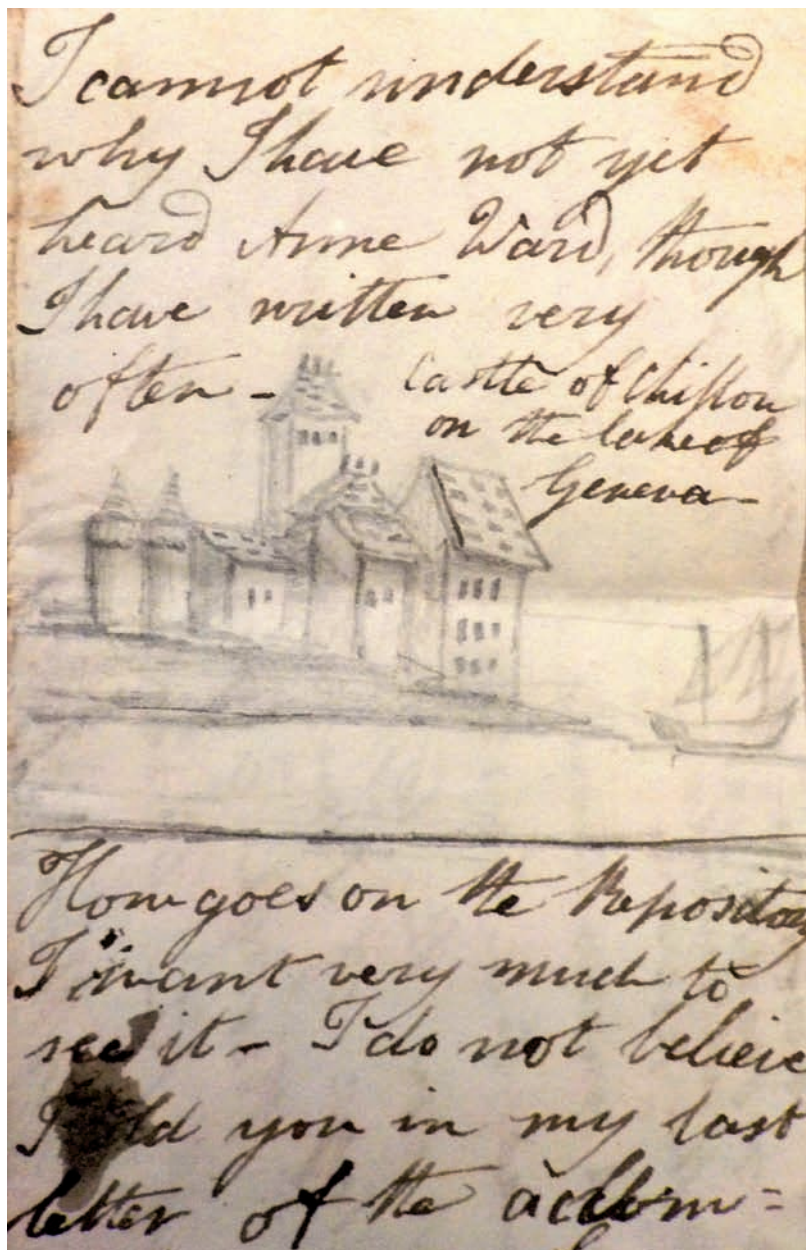


Fig. 1 : Mary Anne Dyson, «Le château de Chillon».

Crayon et encre sur papier, British Library Add MS 86333. Photographie de l'auteur.

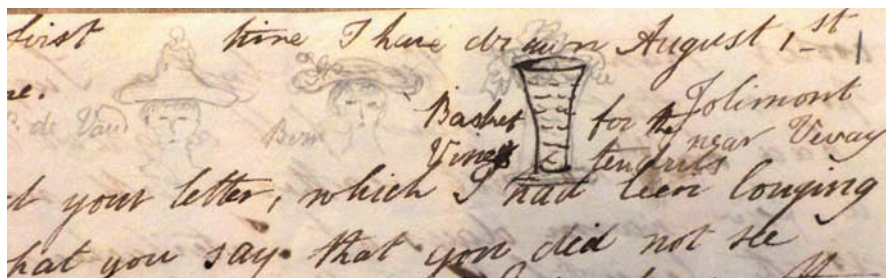


Fig. 2: Mary Anne Dyson, « Chapeaux et hotte de vigneron ».

Crayon et encre sur papier, British Library Add MS 86333. Photographie de l'auteur.

Illustré d'une hotte de vigneron et de plusieurs chapeaux (Fig. 2), ce passage signale le processus de folklorisation et de commercialisation de la Suisse qui va de pair avec l'invention d'une tradition et le développement d'un tourisme moderne²⁸. Plutôt que d'aller à la rencontre des autochtones, Mary Anne Dyson achète ou fabrique des costumes-souvenirs afin d'habiller ses poupées: on peut y voir non seulement un jeu d'enfant, mais aussi le début de ce que Laurent Tissot a appelé «une Suisse sans Suisses»²⁹.

Parce qu'il a voyagé seul, mais surtout parce qu'il était plus âgé, William Marsh Greenup (1799-1843) a laissé un témoignage plus avisé sur notre pays et sur ses habitants. Jeune Britannique de dix-sept ans qui par la suite devint commerçant, fit faillite, et mourut au Nicaragua, William visita Genève une première fois en octobre 1816 et traversa seul la Suisse depuis Genève jusqu'au Grand-Saint-Bernard en février 1817. Son carnet de voyage, qui a la particularité d'être rédigé dans un français d'écolier et dans une belle écriture relevée de fioritures, fait parfois penser à des devoirs de vacances. S'il porte un regard superficiel sur Genève, il décrit plus loin les paysages, les mœurs, et en particulier l'industrie locale de manière plus individuelle, ce qui indique non seulement qu'il était un jeune homme curieux et perspicace, mais aussi que la fonction éducative du Grand Tour n'avait alors pas encore complètement disparu. À Nyon, par exemple, où

²⁸ HERTZ Ellen, GRAEZER BIDEAU Florence, LEIMGRUBER Walter, MUNZ Hervé, *Politiques de la tradition: le patrimoine culturel immatériel*, Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2018, p. 72, 74.

²⁹ TISSOT Laurent, *Histoire du tourisme...*, p. 97-99.

il est invité à un thé dansant, il remarque qu'«*on y donne le thé comme en Angleterre. Je ne suis pas surpris que les Anglais aiment tant la Suisse comme il y a une grande ressemblance des mœurs, il est un beau pays, et les habitants sont tant de fois plus propres que leurs voisins.*»³⁰

Au sujet du Lavaux, il écrit :

«*Les raisins de ce district sont du nombre des meilleurs qu'on trouve dans toute l'Europe sans en excepter ceux d'Italie et d'Espagne; ainsi un seul arpent de vigne d'environ 40 000 pieds carrés coûte dans cette partie de la Vaud, de 13 à 16 mille frs de France.*»³¹

Et à Bex, où le jeune homme visite les salines et offre une description exhaustive de deux pages, il trouve les paysans plus polis qu'en France. Arrivé enfin à dos de mulet au col enneigé du Grand-Saint-Bernard, il décrit la réception chaleureuse des chanoines :

«*On me plaçait près du supérieur et me donnait toutes espèces de pâtisseries, et de poisson sale [sic] et 3 espèces de vin quoiqu'ils mangeassent avec des choses grossières. Le thermomètre fut ce jour-là à 12; le lendemain je me levai à bonne heure et je trouvai l'eau dans ma chambre toute gelée [...] La hauteur du Mt St Bernard est 7476 pieds.*»³²

Sa corvée d'écriture terminée, ou peut-être juste trop engourdi par le froid, William Greenup cessa de tenir son journal là-haut, sur les contreforts du Piémont.

Un autre récit assez atypique est celui de Charles Holte Bracebridge (1799-1880), qui voyagea en Europe d'avril 1818 à février 1819 et devint par la suite le mari de Selina Bracebridge, l'auteur de récits de voyages et ami de Florence Nightingale. Le titre dudit récit, *Abstract of a Tour through France, Switzerland and Italy*, mais également l'absence de ratures et les détails concernant la catastrophe du Giétro, qui eut lieu trois semaines après sa visite, indiquent que le carnet fut rédigé de retour en Angleterre. Le style impersonnel et sobre ne donne pas l'impression d'avoir affaire à un jeune homme de dix-neuf ans. L'une des particularités de son voyage est qu'il passa six jours dans le canton de Neuchâtel, auquel seize pages sont dédiées. Suite à

³⁰ GREENUP William, Journal of William Greenup's Tour of France and Switzerland (1816-17), British Library Add MS 89075/11/3, ff. 74-75

³¹ GREENUP William, Journal of William Greenup's Tour, f. 80.

³² GREENUP William, Journal of William Greenup's Tour, ff. 86-89.

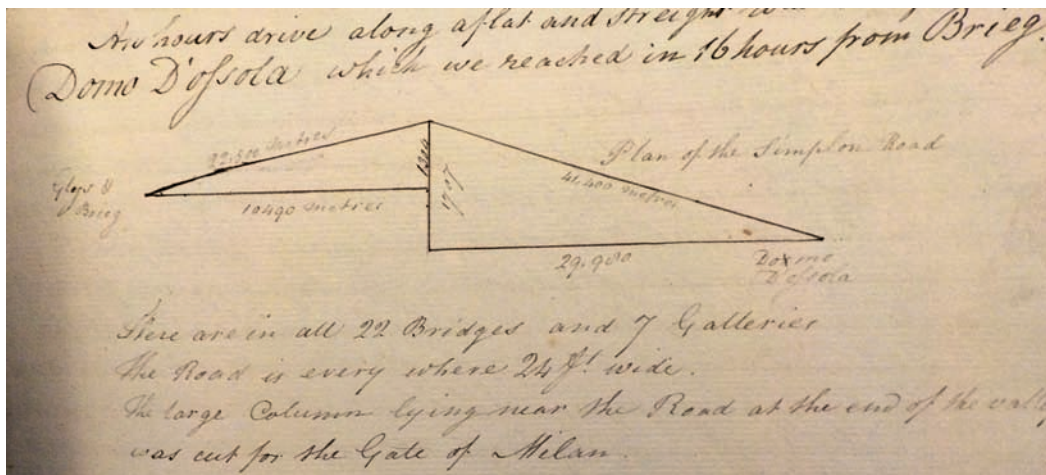


Fig. 3: Charles Holte Bracebridge, «Plan de la route du Simplon».

Crayon sur papier, British Library Add MS 45265-45267. Photographie de l'auteur.

un compte rendu détaillé de son gouvernement et de son système de sapeurs-pompiers, l'auteur raconte son séjour à «*La Fontaine* [sic]» au Val-de-Ruz, où il est hébergé chez un aubergiste nommé Tissot. Ce «*joli village*», où la «*bière est prisée par les paysans*», lui sert de base pour aller visiter les horlogers de La Chaux-de-Fonds, qui emploient selon lui beaucoup d'enfants, ou encore Le Locle, «*qui n'est qu'un endroit très sale*» mais dont il décrit avec précision les moulins du Col-des-Roches. Après une excursion au Saut du Doubs, où il mange une très bonne truite, il retourne à Neuchâtel par le col de la Tourne, une «*route extraordinaire*», et loue un cheval pour cinq francs par jour au propriétaire de l'Hôtel de la Balance afin de continuer son voyage en direction de Berne, Fribourg et Payerne³³. Après un autre séjour à Lausanne, il quitte la Suisse par l'Italie, s'arrêtant bien évidemment à Chillon pour voir l'inscription de Lord Byron, et à Bex afin de visiter les salines, où il dessine un cor des Alpes. Son plan de la route du Simplon, par contre, est plus intéressant que le texte (Fig. 3), qui répète ce que l'on trouve dans les innombrables guides et récits imprimés à la même époque³⁴.

³³ BRACEBRIDGE Charles Holte, Abstract of a Tour through France, Switzerland and Italy, 15 Apr. 1818-20 Feb. 1819, British Library Add MS 45265-45267, ff. 13-29.

³⁴ BRACEBRIDGE Charles Holte, Abstract of a Tour..., ff. 30-50.

Conclusion : du Grand Tour au tourisme industriel

Les écrits personnels composés autour de 1820 par Lady Hervey, Mary Anne Dyson, William Greenup et Charles Bracebridge illustrent un Grand Tour en flux : on voyage désormais pour le plaisir, mais le style reste le plus souvent impersonnel et objectif, imitant les récits imprimés et laissant rarement entrevoir l'âge ou les états d'âme de l'auteur. L'injonction de s'instruire, surtout chez les hommes, est toujours de mise. Mais à la différence des voyageurs au XVIII^e siècle, on entre moins souvent en contact avec les élites locales. Enfin, si l'on voyage parfois hors des sentiers battus, au lac de Joux ou au bord du Doubs par exemple, les déplacements restent compliqués, et l'on suit généralement des itinéraires bien balisés. Dans deux textes rédigés vers 1850, en revanche, on voit se profiler plus nettement les caractéristiques du tourisme industriel, signalant la fin du Grand Tour. Les voyageurs ne se déplacent plus à cheval mais en train, en diligence, en omnibus, et en bateau à vapeur. Guide à la main, ils visitent tous les mêmes sites et font les mêmes expériences, notamment celle du lever du soleil au Rigi. Ils ne s'intéressent guère aux mœurs ou à l'industrie locale, et n'ont plus de contacts avec la population autochtone mis à part les aubergistes, les chauffeurs, et les enfants qui mendient. Les hôtels et les attractions touristiques sont toujours bondés, et ces nouveaux touristes se plaignent régulièrement de leurs compatriotes et des autres touristes.

Cette homogénéisation de l'expérience du voyage a une influence contrastée sur les récits de deux jeunes auteurs, qui sont plus personnels mais aussi plus superficiels, et où l'idéal éducatif du voyage s'estompe. On ne sait rien de Harry Walker Wilbraham (1832- ?) sauf qu'il effectua à dix-neuf ans un tour de six semaines en Suisse avec son frère Herbert, et que son carnet de voyage repose aujourd'hui dans les archives de l'Alpine Club. Son texte révèle un jeune homme plein d'humour et d'autodérision, avec un véritable don pour l'anecdote et un appétit d'adolescent. Malade pendant sa traversée de la Manche, par exemple, il compare ses nombreuses visites sur le pont à un artiste qui ne cesse de revenir sur scène pour faire des rappels. À Bellinzone, il remarque pour la première fois une femme en train de fumer une cigarette ; à Ragatz, suite à un orage, il reçoit d'un aubergiste des pantalons deux fois trop grands ; à Meiringen il est entouré de jeunes étudiants allemands qui hurlent pendant tout le repas ; et à la Mer de Glace il s'enfonce jusqu'aux hanches dans une crevasse et attrape un coup de soleil qui transforme son visage en «*écailles de poisson*». Tout

amuse ce jeune voyageur, mais il n'a rien d'original ou de profond à dire sur la Suisse, encore moins sur les Suisses³⁵.

L'album souvenir d'Edward MacKnight (1839-1862), magnifiquement relié en cuir rouge et rédigé à Liverpool sur la base de notes prises pendant son tour en 1854, est surtout intéressant en tant qu'artefact matériel. Voyageant à seize ans et demi, comme il le précise sur la page de dédicace, en compagnie d'un Monsieur Boyle et de son fils, l'auteur entre en Suisse par les chutes du Rhin: lieu commun par excellence, il remarque que leur description est «*impossible*»... avant de les décrire! Son style est parfaitement monocorde: «*la promenade fut merveilleuse, mais un peu [rather] chaude*», «*le paysage entre ces deux endroits n'est pas très romantique*», ou encore, au Rigi, «*il ne faisait pas très chaud, donc nous sommes rentrés à l'hôtel boire un café*». De plus, le jeune homme trouve la Suisse guère passionnante: les chutes du Staubbach sont «*ennuyeuses [uninteresting]*», à Lucerne «*il n'y a rien qui ne mérite d'être visité*» à l'exception de la statue du lion de Thorvaldsen qu'il admire pendant une heure et demie, et Bâle est «*une ville sale*» et, de nouveau, «*ennuyeuse*»³⁶. L'attitude blasée de MacKnight justifie sans doute la mise en garde de John Locke concernant le manque de curiosité des adolescents. Par contre, sa calligraphie soignée, ses trois dessins précoces des chutes du Rhin (Fig. 4), du Staubbach et de Lucerne, et sa carte en couleur de la Suisse suggèrent que son tour n'a pas été une perte de temps. Ces témoignages matériels indiquent qu'il ne restait peut-être plus grand-chose d'original à écrire au sujet de notre pays, mais que d'autres moyens de s'appropriier l'expérience du voyage s'offraient aux touristes au milieu du XIX^e siècle, que ce soit à travers un album, une esquisse, ou une photo³⁷.

Dans un beau passage des *Pensées sur l'éducation*, Locke compare l'expérience de la jeunesse à celle du voyage. Les enfants, écrit-il, «*sont des voyageurs nouvellement arrivés dans un pays étranger dont ils ne*

³⁵ WILBRAHAM Harry Walker, *Journal of a Tour in the Tyrol and Switzerland*, 1851, Alpine Club Library.

³⁶ MACKNIGHT Edward, *A Fortnight's Tour in Switzerland, with Drawings*, July 1855, Alpine Club AR 226. Notre traduction.

³⁷ Voir, par exemple, KUNARD André, «Traditions of Collecting and Remembering: Gender, Class and the Nineteenth century Sentiment Album and Photographic Album», *Early Popular Visual Culture*, 4, 3 (2006), p. 227-43; ZBORAY Ronald J. and Mary, «Is It a Diary, Commonplace Book, Scrapbook, or Whatchamacallit?: Six Years of Exploration in New England's Manuscript Archives», *Libraries & the Cultural Record*, 44, 1 (2008), p. 101-123; JUNG Sandro, «The Illustrated Pocket Diary: Generic Continuity and Innovation, 1820-40», *Victorian Periodicals Review*, 45, 1, 2012, p. 23-48.



Fig. 4 : Edward MacKnight, « Les Chutes du Rhin ».

Alpine Club AR 226. Photographie de l'auteur.

savent rien : il faut donc faire un effort de ne pas les tromper. Et bien que leurs questions semblent parfois peu matérielles, elles doivent néanmoins recevoir une réponse sérieuse. »³⁸

En prenant au sérieux ces récits personnels, nous espérons avoir respecté les vœux du philosophe, en montrant comment les jeunes Britanniques ont pu jeter un regard parfois plus spontané et individuel sur la Suisse. Mais si l'âge, comme nous l'avons vu par exemple chez Mary Anne Dyson, peut directement influencer ce regard, ce n'est pas le seul ou même le principal facteur. William Greenup et Edward MacKnight avaient le même âge, par exemple, mais s'intéressaient très différemment au pays et aux mœurs, tandis que les récits de Charles Holte Bracebridge ou encore d'Augusta Hervey auraient très bien pu être rédigés par des adultes.

³⁸ LOCKE John, « Some Thoughts Concerning Education »..., p. 120.

Pour comprendre ces textes, il faut donc aller chercher d'autres facteurs, parmi lesquels la personnalité du voyageur, la forme littéraire (par exemple une lettre ou un carnet de voyage), l'origine sociale et surtout l'année où le tour a été accompli. Jeune ou moins jeune, mâle ou femelle, aristocrate ou roturier, un voyageur en 1790 ne témoigne pas du monde de la même manière qu'un touriste en 1850, la différence principale portant sur l'injonction de s'instruire, qui s'amenuise au fil du XIX^e siècle. Comme chez leurs aînés, les conventions du récit de voyage ont également un impact très important, et ces sept textes ne se distinguent pas fondamentalement des innombrables récits sur la Suisse publiés pendant la même période³⁹. Mais ici et là nous voyons transparaître des signes de leur jeunesse, que ce soit à travers une esquisse, une description d'animal domestique, ou encore des fleurs pressées. Même quand ils n'ont rien d'autre à exprimer que leur ennui, ces auteurs en herbe laissent entrevoir une vision plus directe et authentique, à une époque où l'image de la Suisse était déjà galvaudée et où les touristes n'avaient plus rien à en dire.

Résumé

Cet article examine sept témoignages inédits sur la Suisse rédigés par des jeunes Britanniques entre 1791 et 1854. Nous nous demandons dans quelle mesure l'âge et les conventions génériques ont influencé leurs récits, s'il y a d'autres facteurs qui ont pu jouer un rôle, notamment l'origine sociale ou l'année du voyage, et si le passage à un tourisme industriel s'est accompagné de changements dans la manière dont ces auteurs ont observé le pays. Si leurs textes sur la Suisse ne se distinguent pas fondamentalement des nombreux récits publiés dans la même période, certains passages laissent entrevoir un regard plus personnel et direct.

³⁹ Pour une bibliographie, voir WÄBER A., *Descriptions géographiques et récits de voyages et excursions en Suisse: contribution à la bibliographie de la littérature suisse des voyages*, Berne: K.J. Wyss, 1899-1909; DE BEER Gavin, *Travellers in Switzerland*, Oxford: Oxford University Press, 1949; REICHLER Claude, RUFFIEUX Roland (éd.), *Le voyage en Suisse: Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris: Robert Laffont, 1998; TISSOT Laurent, *Histoire du tourisme...*, p. 343-359.

Abstract

This article examines seven unpublished testimonies on Switzerland written by British youth between 1791 and 1854. We ask to what extent age and generic conventions influenced their accounts, if other factors may have played a role, including social origin or year of travel, and whether the shift to industrial tourism was accompanied by changes in the way these authors observed the country. If their texts are not fundamentally different from the many Swiss travel accounts published in the same period, some passages reveal a more personal and direct point of view.